

PLUS LOIN

REVUE MENSUELLE
Numéro 7-15 SEPTEMBRE 1925

ABONNEMENTS : 6 francs par an
15, Rue Ferdinand-Duval, PARIS (4^e)

TCHERKESOV EST MORT

Le 18 août dernier, âgé de près de 79 ans, s'est éteint l'un des derniers vétérans qui consacrerent leur vie à la propagation des idées anarchistes. Notre ami Paul Reclus consacre quelques mots d'adieu au bon militant disparu et la rédaction de *Plus Loin* s'associe à ce dernier hommage.

La Rédaction.

Avec Tcherkesov disparaît un homme au cœur passionné d'altruisme. D'autres nous parleront de sa vie de renoncement, de son travail, de ses théories... Au-dessus de tout, je place sa fidélité aux amitiés une fois formées. Parmi les gens de toutes nations rencontrés au cours de ses déplacements, des âmes se sont profondément attachées à la sienne parce qu'elles sentaient l'ardeur de ses sentiments intimes. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre avec lui dans la communauté de tous les jours, n'oublieront jamais la régularité de son humeur, la simplicité de ses besoins, son obligeance inlassable, sa tolérance infinie pour les faiblesses de ses camarades.

Tcherkesov était patriote. Nous lui en ferions un crime si son pays natal était une grande puissance; mais la Géorgie! Ce seul nom évoque un des drames les plus atroces des temps présents. Après cinquante années de propagande « communiste » éclairée, voir son pays envahi par une horde de « communistes », conduite à la vérité par les sentiments du capitalisme le plus éhonté! Assister au massacre de ses amis et à la dévastation du pays! Il n'avait jamais pensé que le marxisme en viendrait là.

Pourtant Tcherkesov a connu la joie la plus grande. Pendant un bref intervalle, entre le tsarisme et le nouveau régime, il a pu voir ses compatriotes libres; il a pu jouir de l'hospitalité des paysans de la vallée natale, autrefois serfs, maintenant ses frères; il a pu reparler sa langue dans son milieu; il a revécu l'existence d'un montagnard géorgien.

Au nom de cinquante amis dispersés à la surface du globe, adieu, mon ami Tcherkesov. Ton souvenir aidera à la libération de la Géorgie.

P. RECLUS.

QUELQUES MOTS SUR UNE NOTION CONFUSE

Dans les innombrables discussions que la révolution russe a fait naître dans les milieux socialistes et révolutionnaires, l'idée revient continuellement d'une « période de transition » succédant à la révolution victorieuse; c'est peut-être l'idée dont on abuse le plus pour justifier des

façons d'agir et des reniements indéfendables. On estime généralement que même les pays les plus avancés ne sont pas prêts pour une réalisation intégrale du socialisme (et, à plus forte raison, du socialisme anarchiste); en partant de là, les uns préconisent des blocs mi-socialistes, mi-radicaux, ou un « gouvernement ouvrier » qui, en fait de socialisme, ne réalisera que le programme minimum des congrès; les autres visent à un coup de force qui donnera aux révolutionnaires un pouvoir dictatorial qu'ils feront servir aux intérêts de la classe ouvrière, surtout en terrorisant la bourgeoisie. Les bolcheviks, en particulier (et les anarchistes qui se sont laissés entraîner par eux), nous disent : « Croyez-vous vraiment à la possibilité de faire régner dès maintenant le communisme anarchiste? Les masses n'y sont pas préparées et le socialisme a encore trop d'ennemis; tant qu'ils subsisteront, l'Etat restera nécessaire. Il faut vous résigner à une période transitoire de dictature. »

Tant que nous accepterons de discuter sur ce terrain et de faire dépendre notre opinion de notre appréciation — optimiste ou pessimiste — du degré de préparation du monde ouvrier, il nous sera impossible de donner à la question une solution nette et conforme à nos principes. Et cela se comprend : la question doit se poser pour nous tout autrement. Que notre idéal soit ou non réalisable « tout de suite » — cela ne peut aucunement influer sur notre action. Nous savons que seul l'historien, en considérant, après coup, les résultats acquis, établira un jour pour quelles réalisations notre époque était mûre; quant aux contemporains, ils se trompent toujours à cet égard, en rapport chacun avec sa mentalité. Nous ne croyons pas à l'existence de phases prédéterminées de l'évolution, identique pour tous les peuples. Nous savons que la marche générale du développement humain conduit l'humanité à mieux utiliser les forces de la nature et à mieux assurer dans son sein la libération de l'individu et la solidarité sociale. Dans cette voie, il peut y avoir des arrêts, même des reculs, mais jamais de mouvement définitif en sens contraire. Et plus la communion entre différents peuples deviendra étroite, plus rapidement ceux qui se trouvent engagés plus loin dans cette voie entraîneront les retardataires. Le reste : la rapidité du mouvement, sa marche pacifique ou violente, les conquêtes réalisées à tel ou tel moment, tout cela dépend d'une quantité de facteurs et ne peut être prédit. Parmi ces facteurs, un des plus puissants a toujours été et sera toujours l'action des individus et de leurs groupements. Les idées qui inspireront l'action la plus énergique auront le plus de chances de triompher; la vie suivra la résultante des forces appliquées. Par conséquent, plus nous emploierons d'efforts en vue de notre idéal dans toute son intransigeance, plus près de lui passera cette résultante.

Dans les discussions où l'on parle d'une période de transition » on nage le plus souvent en pleine confusion et on se comprend mal, car il s'agit de deux notions bien différentes. D'une part, chaque époque est une époque de transition vers un stade d'évolution supérieur, car à mesure que certaines aspirations se réalisent, d'autres surgissent. Toujours, il existe certains problèmes *dominants*, qui préoccupent tous les hommes capables de penser, et d'autres problèmes, ceux de l'*avenir*, auxquels ne pense qu'une minorité avancée. Ainsi, le problème socialiste : l'abolition de l'exploitation capitaliste et l'organisation d'une société économique égalitaire, est à notre époque à l'ordre du jour de la réalisation immédiate; mais donner à cette nouvelle société une forme libre et assurer un véritable développement à la personne humaine, reste encore l'idéal d'un petit nombre, des seuls anarchistes. A quel moment cet idéal passera-t-il au premier plan, à son tour, et entraînera-t-il la majorité? Seul l'avenir le dira; il est certain qu'avant qu'il ne soit réalisé tel que nous le concevons, nous traverserons une série de stades de transition.

Mais on comprend aussi autre chose sous le nom de période de transition : c'est le moment qui suit immédiatement une révolution, où les anciennes formes ne sont pas entièrement disparues, les ennemis, partisans du passé, sont encore à craindre et le nouvel ordre de choses naît au milieu de la lutte et des plus graves difficultés. Et alors, à ne considérer uniquement que ce seul moment, en dehors du passé et surtout de l'avenir, on en arrive, comme les bolcheviks, à justifier tous les moyens de fortune, même les plus dangereux, généralement empruntés au vieux monde, parmi lesquels la dictature figure au premier plan. Ou bien on propose, comme le fait Kautzky et les autres social-démocrates, un régime temporaire où les socialistes seront au pouvoir, mais remettront à un avenir indéterminé la réalisation de leur programme socialiste. Qu'il s'agisse des uns ou des autres, notre façon de voir est complètement différente : nous nous refusons à nous laisser hypnotiser par cette idée de transition. Que des progrès successifs, des réalisations partielles doivent précéder la réalisation totale de notre idéal, c'est fort possible et même probable, mais pour que ces stades successifs soient acceptés par nous comme souhaitables, encore faut-il qu'ils nous mènent *vers cet idéal* et non vers quelque chose de diamétralement opposé. Le chemin vers une société exempte de toute contrainte par l'Etat et fondée sur le groupement libre des individus ne peut passer que par des formes sociales où la part de la libre initiative va en augmentant et la part de l'autorité en diminuant. Mais si, sous le couvert d'une époque de transition vers une communauté libre, on nous offre un anéantissement complet de toute liberté, nous répondons que ce n'est pas là une transition, mais un *pas en arrière*. Nous n'avons pas été élevés dans la dialectique hégélienne, qui envisage comme un phénomène naturel la transformation d'une chose en son contraire; notre esprit est pénétré bien plutôt du principe de l'évolution, qui nous dit que chaque stade du développement non seulement n'est pas opposé au précédent, mais procède de lui. La société anarchiste ne découlera jamais d'une dictature; elle ne naîtra que des éléments de liberté qui auront subsisté et se seront étendus *en dépit* de toute contrainte étatique. Pour qu'une forme sociale puisse être considérée comme un pas en avant vers un idéal, elle doit contenir *plus* d'éléments de cet idéal et jamais moins; sinon, c'est un recul et non un progrès.

La Commune de Paris, par exemple, ne se proposait pas pour but une société anarchiste; mais les anarchistes de tous les pays l'apprécient hautement pour son large fédéralisme. De même, pendant la révolution russe, les anarchistes ont accueilli avec sympathie l'institution des soviets libres, bien entendu, tels qu'ils sont sortis de la pensée populaire, et non des organes officiels qui, actuellement, n'en offrent que la caricature; ils y voyaient une forme d'organisation politique préférable au parlementarisme classique, permettant davantage le développement de l'initiative et de l'action collective au sein du peuple.

Une attitude sympathique envers tout ce qui rapproche de notre idéal est une chose qui va de soi; la notion d'une « période de transition » ne peut rien y ajouter. Elle ne sert qu'à obscurcir la discussion et à donner un prétexte à certains esprits pour « réviser » nos idées, ce qui signifie, en réalité, les abandonner dans ce qu'elles ont précisément d'essentiel. En réalité, le moment révolutionnaire est celui qui prête le moins à la prudence, à la crainte de l'utopie, de l'« irréalisable »; il étend, au contraire, les limites de toutes les espérances. Ne nous laissons donc pas intimider par ces conseils de fausse sagesse historique, à laquelle toute l'expérience de l'histoire donne un démenti.

M. ISIDINE.

TCHERKESOV

SON PAYS NATAL

Beaucoup ne connaissent de Tcherkesov que le nom et quelques écrits très répandus, mais tous savent qu'il était toujours là, — depuis des temps immémoriaux. Et, en effet, s'il n'a pas pris part aux événements en acteur qui imprime sa griffe à une époque, il a été mêlé intimement à la longue série des mouvements qui se sont déroulés depuis près de soixante ans.

Jusqu'ici, à notre connaissance, aucune notice biographique n'a été écrite sur lui. Aussi ne dira-t-on pas qu'on fait trop de publicité autour de son nom si nous donnons ici un coup d'œil sur sa vie et que nous apportons quelques souvenirs. Cette notice nous permettra de rappeler beaucoup de choses du passé que les nouvelles générations de camarades et les nouveaux lecteurs ont certainement intérêt à connaître. Ce qui suit est en grande partie tiré de ma mémoire et d'impressions personnelles remplissant la période de 1892 à 1913. Depuis longtemps, mon désir était que Tcherkesov lui-même ou sa vaillante femme nous donne ce livre des *Souvenirs de Soixante Ans* dont je leur parlai si souvent.

Tcherkesov est né le 15 septembre 1846, dans une petite localité de l'ancienne Géorgie, pays montagneux, mais bien cultivé qui s'étend sur le versant méridional du Caucase vers l'Asie. Le Caucase présente une agglomération d'un grand nombre de peuples et de langues; mais la Géorgie proprement dite formait, depuis les temps anciens, une petite unité nationale très caractéristique et assez favorisée sous maints rapports. Il y a là beaucoup de sol bien cultivé et une végétation méridionale; les vignes et les fruits abondent.

TCHERKESOV A MOSCOU
LE GROUPE KARAKOSOV

Par son acception du christianisme à une époque très reculée (348) la population fut soustraite aux influences qui ont imprimé un caractère nettement asiatique à une partie de ses voisins. D'un autre côté, ce christianisme isolé ne fut pas assez fort pour s'imposer hors de ses limites locales par le fer et la ruse. Dans le nord, la haute montagne et d'immenses territoires peu cultivés séparaient entièrement le pays de l'Europe et lui procurèrent, de ce côté, des siècles de tranquillité. Ce fut donc un pays faible, forcément tolérant et réunissant les meilleurs aspects des civilisations orientales et européennes. Jusqu'à la conquête de Constantinople par les Turcs, en 1453, la Géorgie fut en relations étroites avec l'Occident dont elle partageait le développement intellectuel et religieux, la littérature et la philosophie grecques étant traduites en géorgien aux douzième et treizième siècles. Tout cela sur la base d'un très ancien fonds original ou survivant unique d'un passé plus large. D'après les indications de Rawlinson, le premier à déchiffrer les cunéiformes, la langue géorgienne est le représentant moderne du sumérien et de l'alarodien. Cette hypothèse est confirmée par les recherches de Michel Tzere-theli et la philologie moderne. Ceci signifierait que ce pays se serait soustrait, dès cette époque, au despotisme babylonien, pour conserver son existence autonome avec l'aide de sa langue et de sa religion locale, — en vérité grâce à son esprit d'indépendance.

La vie du peuple géorgien ne fut rien moins qu'idyllique. Les guerres et invasions fréquentes prolongèrent la prédominance du féodalisme et, à la fin de quatre siècles d'isolement de l'Europe, la Géorgie se vit forcée, en 1783, de conclure un traité de protectorat avec l'empire de Catherine II. Puis, en 1801, la Russie força le dernier roi géorgien d'abandonner la succession à l'empereur de Russie, sous condition de l'autonomie perpétuelle de la Géorgie. Ce traité fut un des moyens entre mille autres par lesquels la Russie s'est étendue, de gré ou de force, dans toutes les directions depuis quatre siècles. Il fut suivi de la conquête du Caucase et de la Transcaucasie entières, achevée en dernier lieu par la guerre russo-turque de 1877. La promesse d'autonomie fut oubliée. Il aurait été facile à la Russie de laisser subsister un régime national local comme en Finlande; on préféra ce qu'on appelle la civilisation, la colonisation ou la pénétration pacifique du Caucase, et ce qui fut dans tous les cas sa *russification*. Ce régime était déjà en pleine vigueur lors de la jeunesse de Tcherkésov, alors qu'il s'agissait d'un pays purement agricole, tandis que plus tard, quand le pétrole et d'autres richesses du sous-sol furent découverts et exploités, ces pays devinrent en outre le marchepied permettant d'atteindre les fameuses « sphères d'influences » en Perse et en Asie Mineure, et il est évident qu'ils furent traités tout à fait en province russe assimilée définitivement à l'Empire; et la cause nationale de la Géorgie parut complètement perdue, oubliée.

Un des moyens de russification fut l'éducation de la jeunesse géorgienne en Russie, un autre fut les mariages fréquents de fonctionnaires et d'officiers russes avec des jeunes filles de la belle race du pays. La noblesse y était très nombreuse; Tcherkésov lui aussi porte un titre; d'après l'acte d'accusation du grand procès de 1871, il s'appelle prince Varlaam Tcherkésov et la forme géorgienne patronymique est Tcherkésichvili. Il fut envoyé très tôt, dès l'âge de dix ans, à Moscou, à l'école des Cadets, où il resta jusqu'en 1864.

à l'abolition du servage, et la littérature russe s'inspirait

Les années de 1859 à 1863 furent remarquables pour le mouvement libérateur en Europe comme en Russie. En Europe, c'était la guerre pour l'indépendance italienne; les noms de Garibaldi, de Mazzini étaient vénérés par la jeunesse de tous les pays. De son côté, la Russie se préparait des idées humanitaires, libérales et même socialistes, sous l'influence de Tchernychevsky, Herzen, Tourguéniev, Mikhaïlov, etc. La jeunesse des écoles suivait passionnément leurs écrits. Lorsque Tcherkésov eut terminé l'école (1864), il entra en relations avec le groupe de Karakozov, composé de gens plus âgés que lui et qui se préparaient déjà à l'action révolutionnaire et socialiste. Il y fut reçu avec amitié, surtout par Ichoutine avec lequel Tcherkésov vécut plus de quatre mois dans la même chambre.

L'influence de ce groupe fut très grande sur toute la vie de Tcherkésov. Les membres du groupe, Ichoutine, Yourasov, Karakozov, avaient à leur disposition de larges moyens financiers dont ils usaient pour la propagande et pour l'organisation d'associations ouvrières, de coopératives, etc., tandis qu'eux-mêmes vivaient non seulement simplement, mais aussi pauvrement que des ouvriers. Pour caractériser ce groupe il suffit de rappeler que Karakozov fut pendu pour le premier attentat contre le tsar, que six autres furent condamnés à de longues années de travaux forcés en Sibérie et que parmi les jeunes gens de son entourage se trouvaient les initiateurs du mouvement socialiste et révolutionnaire de 1868-1874, les sœurs Sasoulitch, Ouspenski, Lopatine, Tcherkésov y compris.

Ainsi, quand il arriva aux années de la vie d'étudiant, il était déjà en possession de la tradition et de l'expérience des générations révolutionnaires précédentes et il se fit ou bien initiateur et inspirateur à son tour, ou, quand il se lia à un mouvement, il le fit en connaissance de cause, de sa manière à lui, jamais en néophyte. Il ne fut pas un isolé pour cela; personne n'était plus sociable que lui. Il se répandit beaucoup et fut l'ami et le confident de tous; mais il savait conserver son indépendance. Il ne pensait même pas à devenir jamais un chef. En un mot, l'expression « nature n'a fait ni serviteur ni maître » fut réalisée par sa conduite révolutionnaire à travers toute sa vie.

S'il avait consenti à nous parler de ses années de jeunesse! Quelques pages de lui jetteraient plus de lumière sur l'histoire du mouvement russe de 1860 à 1870 que toutes les histoires écrites jusqu'ici. Car il connaissait mieux que personne la véritable histoire intérieure de cette série de mouvements qui se suivent, s'entre-croisent, se touchent ou se contrecarrent, tout cela pour des raisons très précises qu'il faut connaître, que l'hypothèse la plus méditée n'éclaire jamais et que les procès, les polémiques publiées, etc., ne font souvent qu'embrouiller et obscurcir.

Ainsi, pour donner un exemple : qui ne s'est étonné que Tchernychevsky, quoiqu'en prison (dont il ne sortit que brisé, bien plus tard) ait pu publier librement son magnifique roman : *Que faire?*, le livre qui donna l'impulsion finale au mouvement nihiliste? Tcherkésov nous aurait raconté que le prince Souvarov, descendant du général Souvarov et gouverneur général de Petrograd, homme très libé-

ral et ami personnel d'Alexandre II, appréciait beaucoup Tchernychevsky, arrêté en juillet 1862. Quelques amis conseillèrent à la femme du prisonnier de prier Souvarov de permettre à son mari d'écrire pour gagner sa vie. Souvarov obtint la permission du tsar et *Que faire?* fut écrit. Le manuscrit fut remis à Souvarov, qui, sans faire intervenir la censure, le remit à la revue *Le Contemporain* où il fut publié dans deux numéros, personne n'osant mettre obstacle à l'intervention de Souvarov. Et au sujet du mystère de la « dame noire » vers la fin de ce roman, Tcherkesov nous eût conté l'histoire de Mme Corsini et sa visite chez Tchernychevsky, à lui racontée par la femme même de celui-ci. Ces détails-ci se retrouvent sans doute dans d'autres écrits; mais tant d'autres ne s'y trouvent pas. On imagine en tous cas l'attention intelligente avec laquelle le jeune Tcherkesov suivit ces mouvements si entrelacés.

Dans les *Materialy* de Lavrov d'octobre 1896, on décrit la vie de P.-G. Zaïtchnevski, décédé vers cette date et qui à partir de 1859 fut l'inspirateur d'un petit groupe d'étudiants à Moscou où l'on faisait circuler des traductions de Proudhon, mais qui adhéra à la révolution autoritaire. Zaïtchnevski, en 1862, fut le premier qui prononça un discours révolutionnaire devant un tribunal à huis clos et il fut condamné à vingt ans de travaux forcés, etc. De tels événements, le sort fait à Tchernychevsky, à Mikhaïlov, l'élan de la jeunesse à vivre selon les idées de Tchernychevsky, la propagande populaire et la volonté révolutionnaire d'agir qui, selon l'examen, résulte de l'acte de Karakozov, — tout cela se déroula alors devant Tcherkesov que son extrême jeunesse tenait relativement à l'abri.

PREMIER EMPRISONNEMENT

Il entra en 1865, dès sa fondation, à l'Académie agraire de Pétrovsk, à huit kilomètres de Moscou. Les étudiants, à cause de la distance, n'avaient pas la ressource de donner des leçons en ville selon la coutume russe, et ils furent amenés à organiser leur vie d'une manière économique et solidaire, ce qui donna beaucoup de force à la propagande qui fut faite parmi eux par Tcherkesov et d'autres. A la suite de l'acte de Karakozov, en avril 1866, Tcherkesov fut en quelque sorte impliqué dans les persécutions et passa huit mois dans la forteresse de Pierre et Paul. Il lui fut interdit de fréquenter les écoles supérieures.

L'année 1867 fut un temps d'isolement et d'inaction que Tcherkesov passa à Petrograd. C'est là qu'en 1868 on recommença à s'organiser en tout petit, en fondant un restaurant coopératif qui attire les étudiants. Un groupe d'isme et la solidarité internationale.

Dans une réunion tenue à Paris pas longtemps avant la mort d'Alexandre II, où Plekhanov, venu de Russie, condamna le terrorisme révolutionnaire et où Lavrov fit un discours d'un dogmatisme écœurant, Tcherkesov fit un franc appel à la continuation de la lutte.

Lorsque le tsar fut tué et que Sophie Perovskaïa et les autres furent pendus après une longue agonie due à la maladie du bourreau, Kropotkine en fut si ému qu'à Genève, au Comité exécutif, il s'offrit avec sa femme de rentrer en Russie pour prendre part à la lutte. Stepniak refusa d'accepter ce sacrifice et Tcherkesov s'appliqua à convaincre Kropotkine de l'utilité de sa présence au Congrès révolutionnaire de Londres (été 1881); ces deux

amis, considérant qu'il appartenait avant tout à son œuvre d'idées, lui firent ainsi passer cette crise.

Après son retour de Londres, Kropotkine fut expulsé de Suisse. Les persécutions en France, du côté de Lyon, devenaient plus pressantes et, en Suisse même, la chasse fut bientôt faite aux anarchistes. Les amis qui connaissaient les relations intimes de Tcherkesov avec les camarades de Lyon lui conseillèrent de partir, et au commencement de 1883 il disparaît complètement, absorbé, englouti, dirait-on, par l'Orient.

(A suivre.)

M. NETTLAU.

L'ACTION, REMEDE DU PESSIMISME

L'action est, de sa nature, une synthèse réalisée, une décision prise qui résout ou tranche un ensemble de points. Elle les tranche sans doute provisoirement, mais l'homme doit se rappeler qu'il vit dans le provisoire, non dans l'éternel; que, d'ailleurs, ce qu'il y a de plus éternel dans cet univers, c'est peut-être l'action même, le mouvement, la vibration de l'atome et l'ondulation qui traverse le grand Tout. Celui qui agit n'a pas le temps de s'apitoyer sur son cher moi, ni de disséquer ses sentiments. Les autres formes de l'oubli sont involontaires et parfois en dehors de notre pouvoir, mais il est une chose qu'on peut toujours oublier, c'est soi. Le remède à toutes les souffrances du cerveau moderne est dans l'élargissement du cœur.

L'action seule donne la confiance en soi, dans les autres, dans le monde. La pure méditation, la pensée solitaire finit par vous ôter les forces vives.

Quand on se tient trop longtemps sur les hauts sommets, une sorte de fièvre vous prend, de lassitude infinie, on voudrait ne plus redescendre, s'arrêter, se reposer, les yeux se ferment; mais si l'on cède au sommeil, on ne se relève plus; le froid pénétrant des hauteurs vous glace jusqu'à la moelle des os; l'extase indolente et douloureuse dont vous vous sentiez envahir était le commencement de la mort.

L'action est le vrai remède du pessimisme, qui d'ailleurs peut avoir sa part de vérité et d'utilité quand il est pris dans son sens le plus haut. Le pessimisme, en effet, consiste à se plaindre, non de ce qui est dans la vie, mais de ce qui n'y est pas.

Le vrai pessimisme se ramène dans le fond au désir de l'infini; le haut désespoir se ramène à l'espoir infini; c'est précisément parce qu'il est infini et inextinguible qu'il se change en désespoir. La conscience de la souffrance à quoi se réduit-elle, elle-même, en grande partie? A la pensée qu'il serait possible de lui échapper, à la conception d'un état meilleur, c'est-à-dire d'une sorte d'idéal.

L'action, en sa fécondité, est aussi un remède au scepticisme; elle se fait à elle-même, nous l'avons dit, sa certitude intérieure. Que sais-je si je vivrai demain, si je vivrai dans une heure, si ma main pourra terminer cette ligne qui se commence? La vie, de toutes parts, est enveloppée d'inconnu.

Pourtant, j'agis, je travaille, j'entreprends; et dans tous mes actes, dans toutes mes pensées, je présuppose cet avenir sur lequel rien ne m'autorise à compter.

Mon activité dépasse à chaque minute l'instant présent, déborde sur l'avenir.

Je dépense mon énergie, sans craindre que cette dépense soit une perte sèche, je m'impose des privations en comptant que l'avenir les rachètera, je vais mon chemin.

Cette incertitude qui, me pressent de toutes parts également, équivaut pour moi à une certitude et rend possible ma liberté, c'est l'un des fondements de la morale spéculative avec tous ses risques. Ma pensée va devant elle, comme mon activité; elle arrange le monde, dispose de l'avenir. Il me semble que je suis maître de l'infini, parce que mon pouvoir n'est équivalent à aucune quantité déterminée; plus je fais et plus j'espère.

J.-M. GUYAU.

CHOSSES ELEMENTAIRES

Qu'on me permette aujourd'hui de m'adresser aux jeunes filles en âge de quitter l'école et d'entrer en apprentissage.

On a remarqué que, par force ou par gré, la moitié au moins des jeunes personnes s'égarent dans des professions qui ne leur conviennent pas. Elles y mènent bientôt une existence désenchantée. Le plaisir d'une activité bien adaptée aux goûts personnels, à des conditions de travail agréables, à une rémunération normale, fait place à un petit train-train de vie médiocre, ou trop monotone, ou pleine d'amertume, et l'on cherche parfois des compensations qui ne sont pas toujours des plus relevées. Le choix d'une profession est donc chose importante, et il ne faut point, pour rappeler un mot de Pascal, que le hasard en dispose.

Il y a dans les questions qui nous préoccupent deux problèmes :

Le pays dans lequel nous vivons, et l'étranger aussi, ont certainement besoin d'un certain nombre de professionnels. Ceux qui dirigent l'industrie, le commerce, l'enseignement, cherchent à trouver les personnes qui conviennent le mieux à la tâche qui attend. Les plus aptes, les mieux préparés, ceux ou celles qui savent se firer d'affaire par des ressources multiples de savoir, d'habileté, de bonne volonté, de santé — je ne veux pas parler de favoritisme — sont choisis de préférence. C'est la *sélection professionnelle*.

Enfin, second problème, et c'est celui qui nous retiendra. Il s'agit de diriger le jeune homme ou la jeune fille qui vont entrer dans la vie pratique, sur la voie qui leur conviendra le mieux, et que la collectivité en soit satisfaite. C'est ce qu'on appelle l'*orientation professionnelle*.

Disons de suite que pour ce qui concerne cette orientation professionnelle, le problème est double :

Il y a un côté négatif à envisager : écarter l'enfant des professions pour lesquelles il n'a pas d'aptitudes;

Et un côté positif : trouver un métier précis ou un groupe de professions où il puisse faire son choix, et qui lui agréé.

Vous voyez que nous resserrons déjà la question et que l'orientation professionnelle comporte pour toute jeune personne un certain nombre d'observations et du discernement. Car, encore une fois, n'importe qui n'est pas capable de faire n'importe quoi, vous le savez bien.

Il y a là des valeurs constantes à connaître, et pour cela

je me placerais au point de vue de l'hygiéniste qui est celui de mon métier, sachant fort bien que l'apprentissage tient encore à de nombreuses variantes, en particulier à des conditions économiques, individuelles et collectives, de première importance : ressources des parents, nombre de places disponibles sur le marché du travail, avenir lointain réservé au métier appris, nécessité éventuelle de s'expatrier — conditions à débattre en famille, avec les maîtres et à la Chambre syndicale.

Donc, il est nécessaire, tout d'abord, de se connaître, de savoir ce que vaut sa propre guenille, pour employer un terme bien irrévérencieux. Eh bien! si drôle que cela puisse paraître, il n'est pas dit que vous vous connaissiez même dans ce domaine, en somme relativement simple, de la santé.

De nombreuses recherches ont montré qu'à votre âge de croissance intense, de transformation même, il y a des moyennes de taille, de poids, de développement thoracique qu'on peut considérer comme des normales, et que des combinaisons bien comprises de ces moyennes, de ces normales, donnent comme des indices de constitution, des signes de santé. Ce que je vous dis n'a rien d'absolu, il y a des cas d'espèces, mais enfin voici les données que vous pouvez prendre en considération :

Age	Taille	Poids	Périmètre thoracique	Indice de Pignet moyen
13 ans	147 cm.	40 kg.	65 cm.	40 à 44
14 —	153 —	46 —	68 —	37 à 41
15 —	156 —	50 —	73 —	31 à 35
16 —	158 —	53 —	78 —	25 à 29
17 —	160 —	55 —	81 —	22 à 26

Le poids et la taille ne suffisent pas pour définir schématiquement la valeur constitutionnelle d'un individu. On ajoute à cette anthropométrie la mesure du thorax qui vous indique la valeur des poumons, ces organes si essentiels à la vie et, hélas, si facilement compromis par une maladie fréquente et grave qui s'appelle la tuberculose. Le périmètre thoracique se mesure au moyen du centimètre de couturière, un peu au-dessus des seins.

Ne vous formalisez pas de ce que vos mesures correspondent peut-être à celles d'une camarade de deux ou trois ans plus jeune que vous. Il existe des retards de croissance assez fréquents, dans les 20 % des cas environ. Le plus souvent ces retards sont rattrapés, mais encore ne peut-on exiger les travaux d'une jeune fille de dix-sept ans, par exemple, d'une personne qui a la stature d'un enfant de quatorze ans. Maîtres et élèves doivent parfois savoir attendre, et ce que j'en dis peut être aussi vrai dans la sphère intellectuelle que dans celle des efforts physiques. Ainsi, les nombres que je vous donne sont des moyennes qui, prises isolément, n'ont pas de signification. Un grand flandrin qui aurait 1 m. 80 de taille avec un poids de 50 kilogs et un thorax de 65 cm., malgré sa hauteur, ne serait vraiment qu'un être inquiétant, d'une constitution singulièrement faible. Il faut donc tenir compte des rapports qui existent entre les diverses parties du corps pour savoir s'il y a harmonie, bonne stature, santé. Un auteur, nommé Pignet, a imaginé pour apprécier la constitution des jeunes gens, l'indice que voici :

De la taille T il soustrait la somme du poids et du périmètre thoracique P+C, et il trouve un nombre qui est l'indice cherché :

$$\text{Indice de Piguet} = T - (P + C)$$

Exemple : Une demoiselle de 17 ans a une taille de 1 m. 60, un poids de 50 kgs et un périmètre thoracique de 80 cm. L'indice de Piguet sera :

$$160 - (50 + 80) = 30$$

Il s'agit en l'occurrence d'une personne maigre, de poids relativement insuffisant si l'on considère sa taille. Son indice devrait aller de 22 à 26. Plus l'indice est bas, meilleur il est. Aussi dans notre cas, le nombre 30 correspond-il à un indice de constitution faible.

Remarquons d'ailleurs que pendant l'adolescence l'indice d'une constitution normale varie. Il va de 42 environ à 13 ans, à 24 environ à 17 ans. Depuis l'âge de 18 ans, époque à laquelle l'organisme a atteint à peu près sa croissance maximum, l'indice de santé de Piguet reste stable; et alors :

lorsqu'il est de 10,	la constitution est très bonne
— 11-20	— bonne
— 21-25	— moyenne
— 26-30	— faible
— 31-35	— très faible
— 36 et plus	— insuffisante.

Chacune d'entre vous peut établir son indice de constitution, le mettre en rapport avec son âge, en tenant compte, cas échéant, des retards de croissance, et cela facilement, puisqu'on peut se faire toiser et mesurer partout. Ces quelques données, un peu figées à la vérité, vous feront voir tout de même où vous en êtes. Et celles qui auront des indices de Piguet au-dessus des moyennes indiquées, devront d'abord, par une hygiène ou des exercices appropriés, développer leur thorax et améliorer leur santé pour pouvoir entrer dans des professions fatigantes telles que celles de demoiselle de magasin ou d'institutrice. Pour être exact, j'ajoute que l'indice de Piguet a été corrigé, et on utilise volontiers d'autres moyennes qui éliminent par exemple la longueur des jambes, fort variable et peu significative. Bref, la question de la constitution est primordiale dans le choix de la profession. Celles qui auront une excellente stature bénéficieront naturellement d'un choix de professions plus grand que les jeunes filles fluettes, aptes tout au plus à un travail assis dans un bureau.

D'autres notions utiles sont celles qu'on peut avoir et qu'il faut avoir quant au fonctionnement des yeux. « Voyez-vous bien de loin et bien de près, sans aucune gêne ni fatigue particulières, et en essayant alternativement chaque œil (et en fermant l'autre pendant ce temps), alors tout va bien. Si vous voyez par exemple des lettres telles qu'un E majuscule haut de 1 cm. et d'une épaisseur de trait de 2 mm., à une distance de 8 mètres, de l'œil gauche, de l'œil droit, votre vue est suffisante et n'exige pas de soins. Il en est de même, approximativement, si vous pouvez lire sans peine de l'œil gauche, puis de l'œil droit, un texte placé à 30 cm. et correspondant aux plus petits caractères des horaires de chemins de fer. Mais y a-t-il après le travail, dans la vision de près ou de loin, de la fatigue des yeux,

des rougeurs des conjonctives, du larmolement, d'un côté ou de l'autre, alors consultez un oculiste. Vous avez un défaut, peut-être corrigible, en tout cas à examiner de près. Dans les cas anormaux, et lorsqu'une correction suffisante ne peut être obtenue, certains métiers à ouvrages très finis seront contre-indiqués : la peinture en miniature, la broderie, les travaux microscopiques, les corrections typographiques. Heureusement le choix judicieux de lunettes (même à écaille) rétablit la justice, et des myopes peuvent alors prétendre aux métiers les plus méticuleux.

Corrigée ou naturelle, une bonne vision permettra d'exercer les professions de brodeuse dont je parlais, de sténodactylographe, de dentellière, de lingère, de photographe-reloucheuse, de télégraphiste, toutes autres conditions réservées. Une acuité visuelle moyenne est permise aux employées de bureaux, infirmières, vendeuses, modistes, institutrices, coiffeuses, margesuses d'imprimerie, relieuses, brocheuses, sommelières, emballeuses, cigarières. Les repasseuses ou les cuisinières pourront sans trop d'ennui n'avoir qu'une faible vision.

Mêmes soucis d'investigation pour ce qui concerne l'acuité auditive. Vous devez entendre une montre ordinaire de dame, sans la regarder, et en bouchant l'autre oreille avec le petit doigt, à un mètre environ — dans le silence du cabinet, ça va sans dire; la voix chuchotée, dos tourné, devra être perçue à cinq mètres. A défaut, méfiez-vous, faites-vous examiner et n'entrez pas dans des professions en relation avec le public.

Puis, je veux rappeler que l'état des poumons est d'une importance fort grande, toujours, et en particulier dans toute profession enfermée, ou dégageant de la poussière, ou exercée dans un milieu peu éclairé, ou exigeant de gros efforts de phonation, ou une position assise, penchée : cuisinières, vendeuses, fourreuses, institutrices, petites mains. Par contre, les prédisposés à la tuberculose se trouveront fort bien des travaux en plein air, fleuriste, culture maraîchère.

Un cœur malade — cas fort rare d'ailleurs — ne pourra pas résister longtemps à des efforts physiques répétés et le choix devra être restreint aux professions assises, tranquilles, sédentaires, d'un travail régulier. Je ne veux pas m'appesantir davantage sur toutes sortes d'infirmités qui *a fortiori* vont handicaper telle personne pour telle profession : la moiteur des mains pour la broderie, la confection de dentelles, la dactylographie, la fine couture, la fabrication de gants, le métier de modiste; le daltonisme ou confusion dans les couleurs, si l'on veut faire la couture, la broderie mécanique ou à la main, la colorieuse ou timbreuse en capsules de bouteilles, la reliure d'art, la dorure, certaines parties dans la vente au public, la modiste; l'ozène ou puanteur du nez pour le métier de coiffeuse; les varices pour les professions où il faut se tenir debout et immobile, repasseuse, blanchisseuse, cuisinière; la dureté de l'ouïe pour devenir musicienne, bibliothécaire, sténographe, maîtresse d'école, la nervosité dans le commerce et les magasins, dans l'enseignement ou dans la fonction de caissière, dans les professions médicales et auxiliaires de la médecine, dans toutes celles qui exigent le travail de nuit, actrice, téléphoniste. Et ainsi de suite.

JEAN WINTSCH.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Nos lecteurs nous demandent des indications de lecture. Nous avons commencé à le faire dès les premiers numéros. D'ordinaire, nous ferons ces indications au hasard des circonstances. Nous donnerons le plus souvent une notice bibliographique. Les livres recommandés ne seront pas forcément des livres de propagande. La culture générale est nécessaire à l'esprit. Le bourrage de crâne abêtit. Il faut connaître les opinions les plus diverses sur le monde et l'humanité. Nous éprouvons tous aussi le besoin de nous distraire en lisant des œuvres purement littéraires, à condition qu'elles soient bien faites. Or, la publicité de librairie ne renseigne aucunement sur la valeur et l'intérêt des ouvrages présentés. Au contraire, le public se trouve le plus souvent amené à acheter des livres médiocres. Nous espérons donc rendre service à nos lecteurs en donnant une rubrique bibliographique.

Nous avons reçu le nouveau livre d'Emile Guillaumin : *Notes paysannes et villageoises* (Bibliothèque d'Education, 15, rue de Cluny, éditeur).

Je suppose que nos lecteurs connaissent Emile Guillaumin. Simple cultivateur à Ygrande, dans le Bourbonnais, il a essayé, autrefois, de grouper métayers et ouvriers agricoles contre l'exploitation des propriétaires et des fermiers généraux. Son effort n'a pas eu de succès durable, et il a raconté sa déconvenue dans le *Syndicat de Bauquignoux*.

Guillaumin est arrivé à la notoriété avec *La Vie d'un Simple* (1904). C'est la vie toute nue d'un simple métayer du Bourbonnais, racontée par un paysan.

Nous n'avions guère eu jusqu'alors sur la vie des terriens que les études ou les notes de littérateurs citadins, la plupart incompréhensifs. *Les Paysans*, de Balzac, ne décrivent que le mauvais côté de l'âme paysanne; on y sent véritablement la haine et le mépris du bourgeois pour le campagnard.

Zola, dans *La Terre*, ne met en relief que l'âpreté et la cupidité des paysans. Je ne vois guère, dans les écrivains du dernier siècle, qu'Erekmann-Chatrian qui ait parlé avec sympathie et compréhension du pauvre cultivateur (*Histoire d'un Paysan*). Je ne parle pas des romans de George Sand qui sont un peu trop des bergerades.

Pour comprendre et décrire la vie des paysans, il fallait un homme de ce milieu-là, un homme qui eût souffert et peiné avec ceux qu'il décrit, un homme qui eût compris leurs souffrances et leur peine. *La Vie d'un Simple* est une véritable monographie sociologique. Ce n'est pas un roman au même titre que *Jacquou le Croquant*, d'Eugène Leroy.

Dans son nouvel ouvrage, Guillaumin se montre encore sociologue plutôt que littérateur. Il note ce qu'il a remarqué, mais sans la sécheresse du sociologue officiel.

Dans l'étude sociale, le désintéressement et l'insensibilité sont une incompréhension. Guillaumin sent et comprend. Je ne puis m'empêcher de le rapprocher de Pierre Hamp, qui, avec un métier beaucoup plus brillant, montre dans ses études ouvrières les mêmes qualités.

Les *Notes paysannes et villageoises* présentent un ordre et un plan évidents, bien que Guillaumin les présente dans sa préface comme un fouillis hétéroclite. Il s'excuse de ne pas apporter de thèse, de ne présenter que des faits en dehors de toute généralisation systématisée.

« Ces notes, dit-il, ne prétendent point à transformer les cerveaux, les cœurs et l'état social, mais à servir la vérité à apporter sur des questions ignorées ou déformées par le parti pris quelques lucurs, quelques précisions, quelques suggestions. »

Après quelques notes sur la vie du front en Alsace où Guillaumin fut mobilisé, l'auteur passe insensiblement au problème de la vie chère, dont on fit retomber, après la guerre, toute la responsabilité sur le paysan. Il s'élève contre les préjugés courants du cultivateur gagnant des mille et des cents, sans grande peine d'ailleurs, pour ainsi dire sans risque. Il rappelle la dure fatigue des travaux de la terre et les aléas qui s'y attachent. Certes, on y gagne davantage qu'avant la guerre; mais avant la guerre, la vie du terrien était tout à fait misérable. Et puis, il faut distinguer entre les catégories de cultivateurs, depuis le tout petit propriétaire qui doit négliger son lopin pour aller travailler chez les autres jusqu'au gros propriétaire de plus de cent hectares.

En passant, je copie cette réflexion (p. 54) :

« Pourquoi toutes les lois de protection sociale sont-elles conçues plutôt de façon à développer les instincts de bassesse et de flagornerie? On met aux prises la dignité et l'intérêt : l'intérêt, naturellement, l'emporte toujours. »

Il montre plus loin que l'enrichissement n'est pas toujours, comme le disent les économistes bourgeois, l'aiguillon qui pousse les hommes à travailler. Car c'est surtout la spéculation — et non le labeur utile — qui donne l'enrichissement. « Cette idée serait dangereuse et pénible qu'il n'est plus que les imbéciles pour soigner les bêtes, labourer, semer; que celui-là est un bien pauvre hère qui, pour gagner sa vie, n'a pas d'autre aptitude que de savoir travailler. » (P. 59.)

Dans la deuxième partie, qui s'intitule : *Les Faits et les Mœurs*, Guillaumin montre l'évolution des mœurs paysannes, et il rappelle les dures conditions de la vie patriarcale d'autrefois et pour les ouvriers de ferme (r) et pour les membres mêmes de la famille. Je les rappellerai moi-même plus tard à ceux qui nient le progrès moral et social.

Guillaumin note le progrès des conditions de vie. Mais la campagne se dépeuple. La vie y est souvent trop dure encore. Il cite ces lignes de Bachelin (*Le Village*) : « Le paysan, un homme qui ne se lève que pour travailler et ne se couche que pour être debout le lendemain, à la première heure. » « Il faut bien marcher, le travail commande. » Mais c'est exactement les conditions de mon travail même, la plus grande partie de l'année. Et je n'ai, moi, ni la tranquillité des repas, ni celle des nuits. Danger des définitions simplistes, que je signale à l'auteur.

La vie est sans distractions, surtout pour les femmes. Le logis, souvent sordide, sans clarté, sans hygiène, sans aucune commodité, n'est pas pour retenir les jeunes générations à la terre. Cette ignominie du logement frappe encore davantage quand on revient d'un voyage à certains pays étrangers, de la Suisse, par exemple, où j'ai toujours admiré les demeures campagnardes. Il y a en ce domaine beaucoup à faire.

(r) A ce propos, j'indique un ouvrage intéressant sur la vie de l'ouvrier rural en Bretagne, un roman de Ch. GÉNIAUX : *L'Homme de peine*.

COMMUNICATION

Guillaumin finit en montrant les solutions possibles : association du travail industriel et du travail agricole, remembrement, dispersion des fermes, sans grand éloignement, autour d'un centre propre, pourvu d'une promenade agréable et d'un lieu de réunion avec bibliothèque choisie, T. S. F., etc. Et puis l'instruction.

Un programme plus souple, moins uniforme, laissant aux maîtres une large part d'initiative.

Mais il est illogique que l'enfant soit, à neuf, douze ou quatorze ans, livré à la vie, sans plus. Beaucoup de choses qui n'attiraient pas l'attention de l'enfant intéressent le jeune homme.

Donc, organisation de l'enseignement professionnel des adolescents; stage annuel obligatoire de trois mois dans une ferme-école cantonale pour les garçons de quatorze à dix-huit ans.

Après cet âge, spécialisation des élèves : les uns, en petit nombre, les mieux doués, dirigés vers les grandes écoles d'agriculture; les autres spécialisés dans la branche qui les intéresse.

Et voici la conclusion :

« Si, en ce dernier siècle, les grands propriétaires eussent employé à reconstruire leurs fermes, à réparer les chemins, une large part de leurs revenus, cela eût été plus efficace pour retenir les gens à la terre que toutes les homélies et adjurations.

« Il faut que la profession paysanne soit à égalité dans l'esprit public avec l'artisanat, les emplois du commerce, les petites fonctions d'Etat; quelle procure à chacun des conditions de vie sortables et aux individualités d'élite, riches de bonne volonté, mais pauvres d'argent, les moyens de parvenir à une situation qui vaille; que son côté pastoral et primitif s'allie de plus en plus avec les éléments de la science moderne, sous la sauvegarde de règles sociales équitables; que le contraste soit moins grand entre la terre *vue des livres*, montrée en beau par des gens qui n'ont jamais eu à en tirer leur subsistance, et la dure réalité de l'existence du domestique, du journalier, du métayer.

« Quand les libérés de longue date reviendront volontairement et en nombre, ils pousseront aux transformations utiles; ils contribueront à moderniser, à réhabiliter la glèbe. Alors les assujettis songeront moins à partir, car le peuple subit toujours l'influence des plus haut placés. Le métier, d'ailleurs, ne sera plus incompatible avec l'éducation, ni avec la culture intellectuelle : avantageux et considéré, il occupera sa place normale dans l'harmonie du monde. »

Voici deux livres qui nous semblent intéressants :

Archinoff. — *Histoire du mouvement makhnoviste*. — Makhno fut le chef de partisans qui tinrent longtemps le sud de l'Ukraine contre la domination bolcheviste.

Lucie Cousturier. — *Des inconnus chez moi*. — éditions de la Sirène. — Mme Cousturier qui vient de mourir, a eu à soigner des noirs sénégalais pendant la guerre et a noté leurs réactions morales en présence de notre civilisation. Après la guerre, Lucie Cousturier est allée elle-même au Sénégal et a écrit sur ce voyage, sous le titre général de « Mes inconnus chez eux » deux livres : *Mon amie Fatou, citadine*, et *Mon ami Soumaré Laptot* (ce dernier pas encore paru).

M. P.

Nous avons déjà dit ce que nous voulons faire de « *Plus Loin* ». D'abord, une œuvre aussi collective que possible, échappant à ce rétrécissement de pensée et d'action qui atteint généralement ce qui émane d'un tout petit comité, tout en évitant l'autre danger qui frappe ce qui, à vouloir être trop collectif, devient vague, impersonnel, sans originalité.

Notre vie matérielle assurée, nous sommes surtout préoccupés de donner à notre petite revue le plus d'intérêt possible. Pour cela, nous voulons qu'il n'y ait pas un lecteur qui ne se sente obligé de contribuer à augmenter cet intérêt.

La critique sociale a été faite, bien faite, abondamment faite. Il n'est pas une institution bourgeoise qui, à ce jour, trouve des défenseurs convaincus. Aujourd'hui, on se pose surtout ces questions : Comment se conduire, s'organiser pour être capable de vivre sans qu'il soit besoin d'autorité?

Problème moral qui pose la recherche des règles de la vie sociale, des rapports des hommes les uns avec les autres.

Problème pratique dont la solution doit résoudre les complexes questions de l'activité économique et politique. Comment produire, administrer, répartir dans une société dont l'autorité serait exclue, et afin que règnent l'ordre et la justice dans la production, comme la répartition.

Ces questions sont plus actuelles que de répéter — souvent fort mal — tout ce qui a été dit sur la famille, l'armée et la propriété.

Est-ce à dire que nous nous désintéressons de cette critique? Pas le moins du monde. Mais nous donnons dorénavant dans notre propagande, la première place à l'éducation de l'homme comme citoyen et son instruction comme travailleur.

Pour cette besogne, tous ceux qui se réclament des idées anarchistes doivent et peuvent nous aider. Il y a plus d'idées chez M. Tout-le-Monde, que chez M. Voltaire.

Des amis de l'étranger peuvent nous assurer une collaboration qui enrichira notre exposé de faits et montrera que l'anarchie est un idéal en réalisation constante.

Il nous faut prouver par des faits, et la vie quotidienne en contient bien plus qu'on ne pense, que vivre sans maître et sans direction morale autre que la conscience individuelle est possible, et non dans dix mille ans, mais aujourd'hui, et non en s'écartant du milieu social pour former de chétives et irrationnelles colonies qui, par leur vie précaire et leur disparition rapide et fatale, concluent contre ce qu'elles veulent prouver, mais en reconnaissant la valeur économique des sociétés modernes, en acceptant tout le développement scientifique et industriel, qui doit se manifester par davantage de bien-être, de liberté, grâce à une meilleure organisation des hommes et des choses.

Pour accomplir notre propagande ainsi comprise, il nous faut une collaboration active et étendue. Camarades, nous faisons appel à ceux qui veulent faire quelque chose.

C. DESPLANQUES.

Adresser lettres et mandats à CH. DESPLANQUES, 15, rue Ferdinand-Duval, Paris.